

La route, bordée de peupliers, formait comme une interminable avenue, en droite ligne...

Or, au bout de cette avenue apparut tout à coup une amazone.

D'abord elle allait au pas, puis comme la nuit approchait—on était alors à la fin de septembre et les journées commençaient à être courtes—ne voulant pas être surprise en pleine campagne par l'obscurité, elle lança son cheval au galop.

Paul était tombé si près de la route, que le cheval, en passant, eut peur et fit un écart.....

Adrienne aperçut ce corps, sans mouvement.....

Et comme Paul était sur le dos, les bras en croix, et que sa figure était éclairée par les dernières lueurs du jour, elle le reconnut et jeta un cri.

—Lui! lui!... Qu'ert-il donc arrivé?

Elle descendit de cheval, se précipita vers le jeune homme, le souleva dans ses bras et, la main contre le cœur de celui qu'elle aimait, elle écouta.....

—Il vit!... Son cœur bat!... Je ne vois pas de sang, il n'est pas blessé.....—il n'est qu'évanoui...

Elle courut au ruisseau de l'Ource, qui coulait près de là, y trempa son mouchoir, et revenant, laissa tomber quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage de Paul.

Elle fit ainsi le trajet plusieurs fois, jusqu'à ce que Paul ouvrit les yeux et reprit connaissance.

La nuit était presque descendue, à cet instant... de telle sorte que le jeune homme, dont le regard était troublé, ne reconnut pas tout de suite Adrienne...—Mais celle-ci effrayée :

—Paul, c'est moi, Adrienne... Qu'avez-vous donc?... Pourquoi vous trouvez-vous ici?

—Adrienne, dit-il, se redressant à genoux...

Et il éclata en sanglots nerveux.... qui lui revenaient et lui brissaient le corps.

Car il venait de se souvenir!!

Et la jeune fille lui dit, doucement, pressant ses mains avec tendresse :

—Confiez-moi votre peine, Paul.... dites-moi ce qui vous fait pleurer.... je vous consolerais, ami.... toutes vos souffrances sont les miennes.... je pleurerai avec vous!

Mais lui, dans sa crise nerveuse, ne pouvait que répéter :

—Adrienne!! Adrienne!!

Alors, elle attendit qu'il fût calmé avant de l'interroger de nouveau, voyant bien qu'en cet état il ne pourrait lui répondre.

Et c'était un saisissant spectacle que celui de ces deux jeunes gens, beaux et fiers tous deux, s'aimant avec passion, pleurant l'un auprès de l'autre, agenouillés dans les molles herbes d'une prairie..... sous l'ombre envahissante du crépuscule.....

Une brise se levait et passait sur les cimes grêles des peupliers qui frissonnaient comme pris de froid.

C'était tout ce que l'on attendait, avec les sanglots de Paul—en ce calme de la nature qui s'endormait.

Et près d'eux, le cheval d'Adrienne, abandonné, broutait l'herbe paisiblement.

Quant Paul fut plus calme, quand la première explosion de sa douleur fut apaisée, Adrienne lui dit :

—Maintenant, parle-moi, ami, je t'écoute.

—Hélas! Adrienne, où trouverai-je le courage de vous révéler ce que je viens d'apprendre?

—Est-ce donc si sérieux?

—Oui.... cela brise ma vie et cela met fin aux rêves que nous avons formés ensemble...

—Que dites-vous?

—Je dis que maintenant il ne faut plus songer à notre mariage. Il est devenu impossible...

—Pourquoi?

Paul ne répondit pas. Il n'osait parler. Elle insista, avec une gravité émue.

—D'où vient ce nouvel obstacle?... Il faut que je le sache... J'ai le droit, puisque mon bonheur est atteint comme le vôtre, d'exiger de vous la confiance entière de ce qui nous est arrivé...

—Mieux vaut que vous l'ignoriez, cependant!

—Alors, je croirai que l'obstacle vient de vous, que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'avez jamais aimée...

—Oh! chère Adrienne, ne me torturez pas, vous aussi.

—Moi aussi, dites-vous? Qui donc vous a fait de la peine?... Deux personnes pouvaient refuser de nous rendre heureux, en ne voulant point nous donner l'un à l'autre: ma mère et mon grand père... Or, ma mère vous a bien accueilli... De côté-là, nous n'avons plus rien à croire.....

Elle vous considère comme son fils. Notre mariage n'est plus qu'une question de temps. Est-ce mon grand père que vous redoutez? Je suis étonnée, j'avoue, que qu'il résiste encore à l'idée de notre union, et je croyais qu'il m'aimait tant qu'il ne me susciterait pas ces difficultés. Mais, outre que son consentement n'est pas nécessaire, il ne faut pas non plus désespérer, et je suis convaincue que mon grand-père cédera, un peu plus tôt un peu plus tard. Il vous estime et il a de la sympathie pour vous... il n'a pas pu me le cacher longtemps. C'est plus qu'il n'en faut, en cette occasion, vous en conviendrez..... l'estime suffisait et la sympathie pouvait naître ensuite..... elle est venue avant, tant mieux..... Comptez donc que mon grand-père nous est acquis. Pourquoi vous désolez-vous?

—Ah! que je préférerais, pour vous et pour moi, ne vous avoir jamais connue! Que de larmes cela nous eût épargnées!

Et il ajouta plus bas :

—Que de larmes, et que de honte!

—Que parlez-vous de honte? dit-elle d'une voix altérée.

—Vous avez accepté mon amour, chère Adrienne, alors que je vous disais que j'étais un enfant abandonné, n'ayant jamais connu ni son père ni sa mère..... aujourd'hui tout est changé..... le nom de mon père il m'a été révélé; ma mère je la connais.

—Ah! Eh bien?

—Et je regrette l'ignorance où je vivais, dont j'ai bien souffert pourtant..... mais qui était cent fois préférable à la révélation qui m'a été faite... car cette révélation vous enlève à moi.

—Vous m'effraiez. Ce secret est-il donc si redoutable que vous ne puissiez me le confier?

—C'est qu'un crime se rattache à ma naissance.....